

Les esprits ont-ils changé ? C'était notre question de départ.

N'y répondons pas trop rapidement. Prenons quelques instants pour revisiter notre propre histoire, comme l'a fait notre ami.

Cherchons ce moment de notre vie où nous avons croisé ou peut-être simplement entendu, vu sur nos écrans, des personnes, des familles dont la vie nous a questionnés. Retrouvons ce qui s'est passé en nous, ce qui reste gravé au fond de nous-mêmes. Ce peut être aussi l'expérience personnelle de la misère et ce qui a permis qu'elle soit dépassée.

Puis prenons le temps de l'écrire très simplement afin de restituer aux plus pauvres cette part d'histoire dont ils sont à l'origine, car s'il y a échange, il y a connaissance et donc rencontre. (*)

C'est ainsi que nous écrirons ensemble une des plus belles pages de l'histoire de l'humanité, celle où les hommes sont définitivement rétablis en honneur et dignité.

Vingt ans déjà qu'est gravée dans le marbre cette certitude que la misère est une violation des droits de l'homme. Vingt ans aussi qu'est inscrit le devoir sacré de s'unir.

Offrir sa part d'histoire, c'est déjà s'unir.

En toute confiance,

Pour les volontaires,
Gabrielle Erpicum

Le message d'ATD Quart Monde évoque des temps forts de rencontre et d'engagement avec des familles parmi les plus pauvres.

Il a pour but de permettre à ceux qui le veulent et le peuvent d'apporter leur soutien financier, indispensable à la poursuite de l'action du Mouvement.

Il cherche aussi à encourager chacun à développer un esprit de fraternité contre la misère à travers le dialogue.

(*) Envoyez-nous votre part d'histoire, elle viendra enrichir ce patrimoine de vie et de résistance des plus pauvres, que nous bâtissons ensemble depuis cinquante ans et qui manque terriblement à la grande histoire de l'humanité.

Message de Printemps 2007



Chers amis,

1967 – Carnet de voyage.

« Tu quittes quoi ? Tu vas où ? Tu pars avec qui ?

Que feras-tu ? Créer des écoles, des hôpitaux, des églises ? Non ! Alors ? Faire ta charité ou bien mener la révolution de la violence, à moins de mener la révolution de la non-violence ?

Que feras-tu ? Jamais faire pour faire. Ton but est de changer l'homme, toi d'abord, les autres avec toi en marchant avec eux pour connaître et partager avec eux leurs besoins devenus tiens.

Que feras-tu pour que les hommes et les situations changent ?

Tu entraînes les gens dans la campagne de l'honneur, de la justice pour les pauvres.

Tu changeras les mentalités, en changeant toi-même de situation sociale, en épousant le monde des pauvres, en travaillant pour que la société soit faite pour les pauvres, pour que la nation soit pensée à partir des pauvres car la démocratie est le respect des minorités.

Quoi faire très concrètement ? Se mettre en état de pauvreté, en état de justice, en état de vérité.

Tout quitter, ses biens, ses idées, ses sécurités familiales, sociales et religieuses au risque de tout perdre sauf l'essentiel : la justice et l'amour. »

(Père Joseph Wrésinski - USA - 1967)

Ces mots sont écrits lentement, j'en suis certaine, car les lettres sont larges, plusieurs mots sont repassés une seconde fois avec le bic. Chaque mot est pesé.

Le père Joseph est aux USA. C'est son premier voyage au cœur d'un pays jeune, dynamique où, depuis peu, la nation entière s'est engagée dans la lutte contre la pauvreté. Il vient pour apprendre. Il veut tirer des leçons de ce vaste mouvement pour inspirer l'engagement dans lequel il a entraîné non seulement les familles terrées dans les bidonvilles et quartiers de taudis, mais aussi des alliés et des volontaires. Cette page de son carnet de voyage, écrite il y a quarante ans, exprime clairement le changement radical à opérer en chacun de nous. Que puis-je faire «moi» pour mettre définitivement fin à la misère ?

Nous pouvons nous demander si les esprits ont réellement changé depuis ? Et s'ils ont changé pourquoi la misère perdure-t-elle toujours ?

L'an dernier, publiquement, au cours de la Journée mondiale du refus de la misère, un diplomate américain prend la parole :

« Normalement, quand on commence un discours, on énumère les hautes personnalités qui sont présentes. Mais aujourd'hui, c'est différent, nous rendons hommage à ceux d'entre nous qui reçoivent plus souvent des insultes que des titres, ceux que nous voyons mais que nous ignorons. Aujourd'hui, nous les regardons avec de nouveaux yeux et un nouveau titre, celui "d'ami". Alors, pour commencer cette journée, je m'adresse à vous tous, pauvres et riches, déshérités et ministres, tout simplement comme "à mes amis".

Je me souviens exactement du moment où j'ai pris conscience de la pauvreté pour

la toute première fois. Je devais avoir sept ou huit ans et nous vivions au Mexique. Les amis de mes parents ont proposé à notre famille d'utiliser leur maison de vacances située dans un cadre magnifique à environ une heure de la capitale.

Un après-midi, nous sommes partis en promenade avec mon père. À un moment, arrivés près d'un passage à niveau, nous avons quitté la route et suivi les rails. Le décor a subitement changé et l'asphalte luisant a laissé place à la poussière grise d'un chemin de terre. Au loin, je distinguais des petites taches jaunes, sans savoir ce que c'était. En arrivant au village, j'ai vu tous les habitants, surtout des femmes et des enfants, rangés le long des rails. Ils portaient des vêtements abîmés et usés. Ce qui m'a frappé est que tous ces gens, y compris les vieillards et les enfants à peine capables de marcher, se penchaient vers le sol près des rails. C'est alors que j'ai réalisé en une fraction de seconde, que ces petites taches jaunes étaient des grains de maïs tombés du train de marchandises : tout ce monde ramassait le maïs, grain par grain, véritable trésor que le train avait éparpillé en passant.

Quarante ans après, l'image est toujours présente dans ma mémoire et je prends encore conscience de la chance que j'ai eue dans la vie. Chance d'avoir eu des parents qui pouvaient me donner la nourriture que j'aimais, trois fois par jour et tous les jours de l'année. Chance d'avoir eu

des parents qui pouvaient se permettre de m'envoyer à l'école au lieu de m'emmener près des rails dans l'espoir qu'un train passe et laisse tomber un trésor. Chance d'avoir eu des parents qui vivaient dans une grande maison dans laquelle j'avais ma propre chambre et non pas dans une petite cabane de squatter d'où l'on pourrait être chassés à n'importe quel moment. Et chance, tout simplement, d'avoir eu des parents libres, non obligés de vivre la survie au quotidien.

Je suis un peu individualiste. Je crois que chacun de nous décide de son propre destin, que chacun de nous est responsable de ses actions et de son identité. Toutefois, il faudrait être stupide pour dire que ces enfants qui ramassaient des grains de maïs et moi, avions la même opportunité d'emprunter la route vers le succès et l'épanouissement, la même chance de faire de grands rêves et de les réaliser.

Pour moi, c'est ça le message. Ne pas seulement s'arrêter sur la misère, la souffrance, la maladie et la mort précoce qui sont malheureusement les conséquences de la pauvreté extrême. Mais aller plus loin et se concentrer sur l'espoir et les rêves, sur l'humanité que nous partageons, sur un monde meilleur, pas uniquement pour nous-mêmes et pour nos enfants, mais pour tous. L'avènement de ce monde meilleur ne surviendra pas parce que quelque part, quelqu'un fait quelque chose, mais parce qu'ensemble, nous passerons à l'action. »

